

LaGazelle

le journal du théâtre Dunois | n° 16 | jan – mars 2010

Question de saison

Mère-Fille : que d'histoires !

Toute histoire d'amour est risquée, trébuchant avec elle son lot possible de passion et de haine. L'amour maternel n'échappe pas à la règle. Mais entre une mère et sa fille se joue aussi l'histoire d'un « devenir femme », le fait d'habiter chacune un corps féminin qui ne va pas forcément de soi. D'où souvent, les remous, les troubles, le « ravage », pour reprendre le terme de la romancière et psychanalyste **Marie-Magdeleine Lessana*** dans le titre de son essai *Entre mère et fille : un ravage*. Pour mieux saisir les manifestations de ce « ravage » l'auteur analyse six cas exemplaires, pénétrant l'intimité de Madame de Sévigné, de Camille Claudel ou de figures cliniques célèbres comme celles des sœurs Papin. Ce thème des relations mère-fille a retenu notre attention, car il est au cœur du spectacle intitulé **Ma/Ma** : ballet où deux générations se confrontent, deux femmes lancées à pas risqués dans la quête émouvante de retrouvailles impossibles (en mars au Théâtre Dunois). L'ouvrage de Marie-Magdeleine Lessana offre une approche sensible et rigoureuse de la question. Entretien.

Pourquoi le choix du terme « ravage » pour qualifier la relation mère-fille ?

J'ai repris un terme utilisé par **Lacan** qui veut désigner à propos des relations entre mère et fille tout un champ ignoré par **Freud**, et ce mot « ravage » me semble effectivement être un mot clé pour comprendre ce qui se joue là. Toute femme, en particulier l'adolescente au moment de la puberté se pose inévitablement la question de ce qui l'attend : qu'est-ce qu'être une femme ? Comment faire avec ce corps, ses attraits, son désir de jouir, son pouvoir de procréer... La mère intervient alors comme premier modèle : celle qui a l'expérience des jouissances érotiques du fait d'avoir donné naissance à un enfant. A cette première image vient se superposer celle de la femme idéale que la société véhicule. *Elle est belle, libre, bien vêtue...* autant de clichés susceptibles de créer la fascination et le désir. Le mot « ravage » me paraît intéressant parce qu'il témoigne bien de l'enjeu du rapport mère-fille : il a la même étymologie que le terme « ravir », et les remous entre mère et fille ont certainement autant à voir avec le rapt, le ravissement qu'avec la dévastation. Cela se produit justement à partir de cette image, l'image d'un corps de femme éblouissant car éminemment désirable, qui porte la promesse d'une jouissance inconnaissable. Et cette image peut persécuter au sens où elle peut immobiliser, anéantir la jeune fille qui ne peut se déprendre de l'emprise érotique maternelle.

Ce « ravage » vous l'assimilez à une expérience, une épreuve à traverser...

Entre mère et fille, il y a bien un espace où se jouent les remous d'un amour exclusif ou d'un rejet, et parfois c'est un lien auquel la mère et/ou la fille ne peut s'arracher. Le rapport mère-fille semble d'autant plus « ravageant » que la fille a pris une place « unique » pour sa mère, et qu'elle cristallise sur elle la question de sa propre féminité. C'est autour d'une image que se joue le ravage/ravissement car c'est une image qui vient se loger là où les tentatives de fixer l'identité sexuelle ne viennent pas. Le « ravage » est l'expérience directe de cette absence d'identité sexuelle singulière à chacune. L'épreuve consiste à briser l'illusion tentante que mère et fille ont une communauté d'expérience érotique et d'image. Cette expérience peut surgir au moment de l'adolescence mais aussi plus tard, à l'occasion des rencontres amoureuses, du mariage, des maternités, chaque fois qu'une fille doit répondre de son désir de devenir femme.

Les relations de Madame de Sévigné et de sa fille montrent comment cette épreuve du « ravage » peut être résolue...

Oui, parce que Madame de Sévigné aime vraiment sa fille. Elle va renoncer à cet amour exclusif et ravageant par lucidité, comprenant qu'il entraîne Madame de Grignan, sa fille, à la mort. C'est l'exemple d'une femme qui après le décès de son mari a reporté son amour sur sa fille. D'ailleurs « le ravage » n'opère pas de façon réciproque chez la mère et la fille. Chacune cherche à résoudre une question différente. La passion qu'éprouve Madame de Sévigné lui fait connaître tous les désordres du manque, de l'amour

transi, qui s'exprime dans l'écriture des lettres. A chaque séparation, elle décrit les proportions physiques sauvages que prend sa douleur. Mais chaque fois que la mère et la fille se retrouvent, ça se passe très mal. Deux éléments vont jouer un rôle important sur le chemin qui conduit Madame de Sévigné au renoncement et lui permettre de sortir du « ravage ». Il y a d'abord un rêve érotique très fort qu'elle relate dans une lettre. C'est un rêve où intervient sa fille qui, se fait « douce », « caressante », tient la place de l'amant, et ce rêve est bien l'indice de la présence en la mère d'une sexualité qui la lie à sa fille. Un spectacle lui offre quatre ans plus tard l'interprétation qui va délivrer mère et fille du « ravage ». Madame de Sévigné a lu le livret de *Proserpine*, opéra de Quinault et de Lully. Elle retient cette question du livret : « Une mère vaut-elle mieux qu'un époux ? (...) Pluton aime mieux que Cères. » On sait que Pluton a enlevé Proserpine à sa mère qui la chérissait et qu'il l'a conduite aux Enfers où il l'épouse. Il y a là une image de la rivalité entre Monsieur de Grignan et Madame de Sévigné, rivalité née de l'enjeu érotique que contenait l'excès de tendresse maternelle. Constatant les effets dévastateurs de cet excès d'amour sur la santé de sa fille, Madame de Sévigné va peu à peu se désister et rendre à sa fille sa liberté. Le ton des lettres gagne en sérénité et une nouvelle tendresse peut s'instaurer.

Toutes les filles n'ont pas la chance d'avoir des mères véritablement aimantes. Certaines mères sont animées d'une haine tenace : c'est le cas terrifiant de Camille Claudel...

Camille Claudel fut toute sa vie hantée par sa mère et de fait, cette dernière a toujours été ravagée par la haine qu'elle éprouvait pour sa fille. Depuis le début, elle lui en veut d'exister. Camille naît après la mort d'un premier fils, et elle est mal accueillie. Née fille, elle ne peut pas remplacer son frère mort. Très jeune, en se passionnant pour la sculpture, elle va contre les vœux de sa mère. Camille appartient à une famille et à un siècle où l'image de la femme convenable se réduit à celle de l'épouse et de la mère. Sa vie dévouée à la sculpture et sa passion avec Rodin ne pouvaient que scandaliser l'esprit puritain de sa mère. Tant qu'il était en vie, le père de Camille a fait barrage à la haine de cette mère. Mais au lendemain de la mort du père, la haine de la mère va se donner libre cours : elle décide avec Paul Claudel, le frère de Camille, de l'interner à l'asile psychiatrique. Pendant vingt ans, Camille suppliera en vain sa mère de la recevoir dans la maison familiale, à Villeneuve. Les médecins auront beau déclarer sa sortie possible, sa mère s'y opposera fermement et s'appliquera même à la couper de l'extérieur. Elle l'exprime dans plusieurs lettres aux directeurs de l'asile : « J'ai 75 ans, je ne puis me charger d'une fille qui a les idées les plus extravagantes, (...) qui nous déteste et qui est prête à nous faire tout le mal qu'on pourra (...) gardez-la je vous en supplie. (...) Enfin, elle a tous les vices, je ne veux pas la revoir, elle nous a fait trop de mal. ». Camille ne s'est jamais avouée clairement cette haine de sa mère. Sa folie s'est concentrée sur la personne de Rodin, vécue comme la figure de persécution. Camille tendait aussi à penser que c'était son art qui

l'avait empêchée de réaliser sa féminité, parce qu'elle avait fait passer ses sculptures avant l'intérêt pour les parures, le fait d'avoir un mari et des enfants. Or Camille n'a pas renoncé à sa féminité : elle a connu une vie amoureuse intense. Elle a même eu des enfants avec Rodin et le drame s'est sans doute noué autour de son avortement. Dans une famille catholique, à l'époque, l'avortement est pire que l'abandon des enfants, c'est un crime ! D'ailleurs Paul lâche sa sœur à ce moment là, et c'est en grande partie sur cette culpabilité que Camille va sombrer.

L'image d'une mère de substitution peut intervenir dans l'épreuve du « ravage », et c'est le cas des sœurs Papin...

Je me suis surtout intéressée à la personne de Christine Papin, l'aînée, car c'est elle qui a déclenché le drame, qui assume le crime comme étant le sien. Avec ce double crime devenu célèbre, commis sur leur patronne et sa fille, on voit comment le « ravage » utilise une autre figure clef, une mère de substitution. Il y a un déplacement du corps de la mère à celui d'une autre femme, en l'occurrence la patronne. La mère des sœurs Papin a éprouvé un amour exclusif pour ses filles : elle ne supportait pas d'en être séparée et en même temps, elle ne pouvait pas les élever et vivre en leur présence. Très jeune, Christine a été confiée à une tante. Plus tard, elle est placée comme domestique avec sa sœur dans des maisons dont sa mère la retire chaque fois qu'elle sent décliner son influence. Il y a chez cette mère comme chez de nombreuses femmes qui sont incapables de s'occuper de leurs enfants, un sentiment de culpabilité doublé d'une jalousie voire d'impulsions haineuses adressées à ceux qui s'en occupent. Il se trouve que Mme Lancelin, la patronne s'interpose entre les filles et leur mère. Elle intervient pour que celles-ci disposent de leurs gages alors qu'elles les donnaient jusque-là à leur mère. La patronne ira plus loin en interdisant l'entrée de sa maison à la mère. Elle instaure ainsi une rupture entre la mère et les filles qui fait passer les filles sous sa coupe. Les deux sœurs qui restent des domestiques modèles vont pourtant s'assombrir, se renfermer l'une sur l'autre, et le « ravage » va prendre la forme d'un renversement radical : celui d'une relation domestique fidèle en carnage. A l'occasion d'une panne d'électricité, d'une observation malheureuse et d'un geste de la patronne vécu comme une amorce d'agression, c'est l'explosion. En rompant le dispositif orchestré par Clémence avec ses filles, Mme Lancelin prive Christine de toute possibilité de sortir du « ravage » qui se réalise alors dans la tuerie réelle d'une mère avec sa fille.

***Marie-Magdeleine Lessana**, auteur de *Entre mère et fille : un ravage* (Editions Hachette Littératures). A lire également son dernier roman, *Mon frère* (Editions Ramsay, 2009)

Ma/Ma

Du 24 mars au 2 avril 2010 | Théâtre du Prisme | Théâtre | Danse | 14+
Rencontre samedi 27 mars (détail page 4)

Souffrances en quête de sens

Enfant malade : ici comme ailleurs ?

Loin de se réduire à un problème clinique, la question de la santé de l'enfant montre à quel point les représentations sociales du malade et de son entourage sont déterminantes. C'est ce que traduisent les travaux des anthropologues qui sont allés étudier « ailleurs » les soins et les rites attachés à la maladie de l'enfant ; une manière de questionner aussi ce qui se joue chez nous... Entretien avec **Madina Querre***, anthropologue.

Les enquêtes que vous avez menées, en particulier au sein de la société Peul du Burkina Fasso, montrent, à la suite des anthropologues Suzanne Lallemand et Doris Bonnet*, que la maladie n'est jamais perçue comme un phénomène simplement « naturel »...

Chaque fois qu'il y a maladie (et c'est vrai en occident comme en Afrique ou ailleurs), elle est toujours envisagée comme un déséquilibre, un possible passage qui conduit à la mort. Dès l'instant où il y a la menace d'un malheur, nous éprouvons le besoin de lui donner du sens. Ces recours interprétatifs atténuent le caractère inacceptable des pathologies dont l'issue peut être mortelle. Dans la société Peul, qui est un peuple musulman, certaines maladies ont pour origine des interventions de génies, de sorciers, de non respects d'interdits, ou de la volonté de Dieu. Dans ce dernier cas, cela ne veut pas dire qu'il faut laisser faire, ni réduire cette vision à du fatalisme. Cela permet rétrospectivement une forme d'acceptation, lorsque toutes les tentatives de guérisons ont échoué. Une dimension préventive existe en fournissant toute une gamme de réponses face à différentes pathologies. Les Peuls, comme dans la majorité des pays du monde, ne séparent pas l'âme et le corps. Des génies par exemple, peuvent s'incarner dans un enfant et même venir occuper son corps après sa naissance. D'où une coutume que l'on retrouve aussi en Inde et dans quasiment toute l'Afrique : pour protéger l'enfant dans le cas où la mère doit s'absenter, celle-ci place un couteau sous l'oreiller à côté de la tête du bébé. Le mauvais génie n'ose plus venir. En France, qui est devenu un pays très laïque, certains assimileraient ce genre de pratique à des superstitions. Pourtant, nous sommes en train de réinterroger cette séparation radicale entre l'esprit et la physiologie dans le secteur médical.

Est-ce que ce que nous identifions comme des symptômes pathologiques dépend aussi de notre culture ?

Chaque société porte un regard différent sur ce qu'elle considère comme un symptôme ou non. Si on prend l'exemple extrême de

la trisomie : chez nous, c'est considéré comme une maladie alors que pour les Peuls, c'est l'expression de l'intervention d'un mauvais génie. Mais au sein d'une même société, le regard sur les pathologies est également susceptible de changer. Prenez l'exemple de l'hyperactivité : nous la considérons depuis peu de temps comme une pathologie qui fait même l'objet d'un traitement aux Etats-Unis. Cela témoigne bien d'une évolution de nos représentations sociales. On doit aussi distinguer la manière dont un individu se représente sa maladie, celle dont le corps médical l'envisage, et comment elle est appréhendée par l'ensemble du corps social. Un fait frappant par exemple chez les Peuls : la beauté corporelle tient un rôle fondamental dans la vie sociale. Elle est associée à un code de l'honneur qui passe par une grande maîtrise du corps. Les mères sont très attachées au développement physique de l'enfant car on le suppose ainsi moins vulnérable aux pathologies et aux exclusions sociales. Des plantes fortifiantes sont données en complément du lait, et le corps est « travaillé », « modelé » par des massages. L'éducation insiste en particulier sur la maîtrise des orifices du corps qui est indispensable pour une bonne intégration sociale. La qualité du teint, des cheveux, le regard... sont autant de signes qui témoignent de la qualité de l'âme.

Vous montrez aussi que lorsqu'un soin thérapeutique s'impose, les recours s'avèrent multiples...

Il n'y a effectivement pas de logique ferme. La famille peut se rendre chez le guérisseur, chez le marabout ou dans un dispensaire. Cela dépend de plusieurs facteurs, sachant que le rôle de l'argent est important. Il faut savoir que l'on ne peut se rendre à l'hôpital si l'on n'a pas acheté une trousse de base pour les soins. Cette trousse coûtait déjà il y a dix ans entre 30 et 40 euros, soit le prix d'un mouton... Mais la confiance que le thérapeute parvient à établir avec le patient prime elle

aussi. En fait, les différentes pratiques coexistent, plus ou moins harmonieusement, selon les cas et il faut souvent distinguer le discours culturel et les pratiques. Chez les Peuls, par exemple, quand une mère décède à la naissance d'un enfant, ce dernier est considéré comme dangereux, et on ne doit pas l'allaiter. C'est une représentation culturelle très forte. Mais j'ai rencontré une grand-mère qui élevait malgré tout l'enfant de sa fille parce qu'elle plaçait en priorité son amour pour son petit-fils.

Ces travaux ont aussi l'avantage de ré-interroger nos propres pratiques pédiatriques...

Le discours médical occidental intervient comme un discours d'expert qui prétend dispenser un savoir scientifique, et il a encore du mal à tenir vraiment compte du point de vue de l'autre, en particulier de celui qu'il prend en charge. On le voit bien en France dans le cas des maladies très graves. Dans les hôpitaux, il m'est arrivé de rencontrer des soignants eux-mêmes décontenancés quand rien n'est vraiment prévu pour accompagner les parents dans le deuil de leur enfant. Par exemple, il n'y a pas de salle pour annoncer la mort de l'enfant aux parents. Récemment s'est mis en place une anthropologie de « l'ici » qui interroge nos pratiques et montre l'importance d'une prise en charge pluridisciplinaire des soins qui intègre l'écoute du vécu psychologique de chaque acteur, et le soutien aux parents.

*Madina Querre, anthropologue, a notamment dirigé le numéro 10 de la revue *Face à face* consacré à « L'enfant et sa santé » (consultable sur internet : http://www.ssd.u-bordeaux2.fr/faf/derniere_ed/index.htm). Elle est responsable de l'équipe de recherche REVESS. www.revess.net

*Doris Bonnet, anthropologue, est leader de la recherche anthropologique sur la santé des enfants. Elle a dirigé en particulier un ouvrage passionnant, accompagné d'un DVD, consacré à la petite enfance *Du soin au rite dans l'enfance* (Éditions Eres, 2007)

Deux spectacles à ne pas manquer !

Même pas morte

Du 27 janvier au 7 février

Cie Mabel Octobre | Théâtre | Images | Création | 8+

Prisonnière des décombres de son enfance, Vesna, marquée par le sceau de la guerre, résiste, avec ses mots et sans pathos. La compagnie Mabel Octobre s'empare d'un sujet grave en introduisant par le biais des images virtuelles une juste distance. L'émotion est là, avec la pudeur qui s'impose. Une seule question prime : comment se reconstruire quand la guerre a broyé votre enfance ?

A fleur d'eau

Du 9 au 14 février et du 2 au 7 mars

Cie Praxinoscope | Musique | Images | 2+

Vincent Vergone, artiste familier du Théâtre Dunois, nous ravit avec la poésie de Federico Garcia Lorca, mêlant aux vers du poète toute la rêverie née de ses propres installations sonores et visuelles. Une suite d'instant suspendus qui rendent à chaque spectateur ses propres songes quasi palpable...

A l'origine de ce spectacle, vous évoquez un mythe et non l'image réelle d'un enfant malade...

A.N. : L'exploration du corps et de l'imaginaire qui lui est attaché est centrale dans notre travail. Le corps était déjà au cœur de notre premier spectacle *Et blanche aussi*, il l'est de nouveau avec *Mon Géant*. C'est l'histoire d'une petite fille, prisonnière d'un lit d'hôpital et qui ne remarquera sans doute plus normalement. Mais ce qui nous a inspirés au départ, et qui n'apparaît pas explicitement dans le spectacle, c'est le mythe d'Isis et Osiris. Il relate comment la magicienne Isis part à la recherche de son frère Osiris, tué et démembré par la jalousie de leur frère Seth. Elle parviendra à collecter les membres dispersés d'Osiris et à lui rendre vie. Pour moi c'est une histoire de mort et de renaissance, et surtout celle d'une identité retrouvée grâce à l'amour profond d'un autre. Le cas plus réaliste de notre jeune héroïne parle ainsi de réparation, et du chemin qui par cette épreuve infligée au corps bouscule fondamentalement l'esprit d'une personne. Et là intervient aussi le pouvoir de l'imaginaire.

Très clairement, la puissance du jeu est ce qui sauve l'enfant...

FA. : Les enfants ont spontanément un grand sens de la survie et de l'optimisme. Si j'en crois les premières réactions des enfants qui ont vu le spectacle, ils retiennent tout ce qui est léger et plutôt drôle. Cela ne les empêche pas de percevoir la détresse de l'enfant malade, mais ils ont confiance dans le fait que cette détresse peut être surmontée. Ils adhèrent parfaitement au mouvement de l'imaginaire qui transmue l'univers réaliste et volontairement stéréotypé de la chambre d'hôpital en un lieu fantasmagorique. Nous avons donc épousé la subjectivité de l'enfant et sa capacité à se sortir de son problème par l'imaginaire et le sens du jeu. Bien sûr, il y a la présence de l'in-

A moi ! Mon corps !

Sur un lit d'hôpital, une petite fille immobilisée... et si l'essentiel pour traverser cette épreuve était d'introduire du « jeu » ? Aux prises avec un sujet si douloureux, pas évident de trouver la juste distance. Mais c'est peut-être tout l'art du Théâtre ! Entretien avec Aurélie Namur et Félicie Artaud qui ont conçu et interprètent ce spectacle.

firmière, écho de la figure d'Osiris : elle est déterminante car c'est elle qui introduit le gros géant, et surtout qui entoure l'enfant de son affection bienveillante. Mais ce sont les danses acrobatiques avec le géant qui vont permettre de recomposer le puzzle d'une petite personne qui se sent réduite à l'état de morceaux éparpillés. Ces jeux guident l'enfant vers la sortie de l'hôpital. C'est aussi l'histoire d'une séparation. Elle part sans le gros géant. Elle a grandi. Elle est prête à sortir.

Ce géant est une marionnette : n'est-ce pas aussi une manière théâtrale d'introduire du « jeu » ?

La marionnette intervient effectivement comme un double ludique qui impose aussi une certaine distance. Elle permet à l'enfant d'exprimer métaphoriquement ce qui est source de trop grand malaise en elle. Il y a d'ailleurs une scène assez violente où l'enfant disloque le géant et s'acharne sur son corps. Mais combien d'enfants ne jubilent-ils pas en détruisant leur poupée ? Dans l'esprit des enfants ce n'est pas réel, et en même temps, ils peuvent engager une part d'eux-mêmes pour cet acte de destruction est très nécessaire. On retrouve de cela dans la relation avec la marionnette qui appelle une forme d'identification sans prêter pour autant à confusion et maintient au contraire un espace libre, un espace où peut se jouer quelque chose de fondamental pour l'enfant (comme pour le spectateur) : c'est là aussi que la petite fille se construit une conscience plus juste des choses.

Mon Géant

Du 10 au 21 mars 2010 | Cies Agnello Crotche et Les Nuits Claires | Théâtre | Création | 7+

La vigilance, à l'ordre du jour

Du jeu, pour mieux résister

En créant un spectacle sur le thème de l'exclusion des sans-papiers, le metteur en scène Christophe Lалуque poursuit la logique d'un parcours artistique qu'il ne saurait séparer de son engagement politique.

Votre spectacle traite de l'exclusion. Comment est né le désir de traiter ce thème ?

C'est une question qui a toujours accompagné mon travail. Dans mon spectacle intitulé *Que disent les cochons quand le ciel est gris ?* j'avais déjà demandé à l'auteur Patrick Lerch de parler de l'intolérance. Puis j'ai monté le festival « Etranges étrangers » pour ouvrir la saison du Théâtre de l'Envol à Viry-Châtillon (91). Dès que la compagnie s'est implantée dans la ville, nous nous sommes tournés vers les quartiers les plus défavorisés et l'idée de ce festival était de mettre en valeur les cultures étrangères, de favoriser les rencontres entre artistes et habitants, d'aller vers l'autre, en organisant des soirées consacrées à ce thème. *Au panier* s'est donc inscrit naturellement dans cette réflexion. Je voulais aborder concrètement le problème de l'exclusion des sans-papiers et j'ai repensé à un album pour enfant, écrit par Henri Meunier (Editions du Rouergue, 2004) dont j'ai repris le titre et dont je me suis inspiré. En fait, je me souvenais surtout d'une double page centrale entièrement noire. On n'y voyait plus rien, excepté la silhouette du policier qui venait d'enfermer tout le monde, y compris le soleil dans son panier à salade. Ce choix très radical de l'illustrateur a pas mal nourri mon propre travail.

Tout le début du spectacle se présente un peu comme un rêve utopique...

Ce début a été inspiré par la première page de l'album qui présente un monde merveilleux. Dans le spectacle, je force le trait en introduisant un texte qui reprend des phrases extraites de la déclaration des droits de l'homme et qui sont dites en plusieurs langues par une comédienne : « *Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat. Toute personne a le droit de quitter tout pays y compris*

le sien et de revenir dans son pays. » Ces phrases proclament des droits reconnus. Ils sont pourtant sans cesse bafoués. Alors oui, au début du spectacle, pour mieux préparer la violence de ce qui se produit avec l'arrivée du policier, j'ai accentué le caractère en apparence naïf d'un monde où il ferait bon vivre tous ensemble. Ce monde, grâce au travail de la scénographe, se déploie comme un rêve. Mais je revendique cette naïveté : elle me paraît indispensable pour refuser la réalité qu'on nous impose, et à laquelle il faudrait soi-disant « s'adapter ».

Avec l'apparition du policier, le ton change...

Le policier commence par arrêter une femme noire, avant de s'en prendre à un chat vert, à un oiseau... L'histoire va reprendre une tournure onirique, mais je tenais à restituer toute la violence de la première scène d'arrestation. Je me suis sans cesse demandé jusqu'où nous pouvions aller dans le réalisme de la scène, sachant que le spectacle est destiné à de très jeunes enfants. Je voulais une scène concrète qui évite surtout toute illustration. On a souvent tendance à montrer les choses aux enfants sans les jouer vraiment. Je devais trouver la juste mesure : ne pas les effrayer, mais faire en sorte que cette question de l'exclusion des sans-papiers existe vraiment sur scène et leur parle. De nombreuses rencontres avec les enfants dans les écoles nous ont montré que loin de leur être étranger, le sujet touchait personnellement nombre d'entre eux. Dans les classes de grande section de maternelle, certains enfants avaient déjà été confrontés à des cas d'expulsions et nous expliquaient que leurs propres parents n'avaient pas de papiers. Alors se posait avec eux la question de savoir quel était le sens, d'un point de vue humain, de ces sacro-saints « papiers d'identité ».

Le thème de votre spectacle fait étrangement écho au débat sur l'identité nationale...

La question de l'exclusion n'a malheureusement rien d'un sujet électoraliste. Et il n'y a rien à dire sur le débat concernant l'identité nationale, sinon qu'il relève des stratégies de communication auxquelles nous sommes habitués Sarkozy... La vraie question reste : comment vit-on ensemble, avec les étrangers qui sont là. J'ai orienté mon travail artistique, en allant au devant de populations qui n'attendent à priori rien du théâtre, et si beaucoup sont de plus en plus sensibles à nos actions, eux aussi nous transforment un peu plus chaque jour. La compagnie intervient régulièrement dans un foyer de migrants. La première fois que j'ai mis les pieds là-bas, je n'en revenais pas : ils vivent quasiment dans des cellules, dans des conditions effrayantes. Tu ne peux pas sortir de là en te disant « Tiens, j'ai envie de monter *Le bourgeois gentil-homme* »... Alors oui, mon engagement artistique est intimement relié à ces rencontres de terrain et à ma vie de militant politique. Mais je ne me sens plus obligé de monter du Brecht pour parler politique. *Le manuscrit des chiens* de Jon Fosse que j'ai monté récemment ne se nourrit pas de longs discours, au contraire, et pourtant j'y trouve une autre manière de faire vivre l'engagement politique. Le théâtre s'est peut-être débarrassé du poids des idéologies, ce n'est pas pour autant qu'il doit renoncer à dire des choses fortes au public.

Au panier !

Du 16 au 28 février 2010 | Amin Compagnie Théâtrale | Théâtre | 3+

Position

A quoi sert l'identité nationale | de Gérard Noiriel

Quelles nouvelles stratégies politiques sont à l'œuvre au moment où la question de « l'identité nationale » est placée au centre de l'actualité par Nicolas Sarkozy ? Le fait d'associer logique identitaire et logique sécuritaire n'a pourtant rien de nouveau. L'historien **Gérard Noiriel** montre comment la logique identitaire, née au XIX^e siècle, a constamment alimenté les discours nationalistes. Président du CVUH (comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire), il fait partie des huit historiens du conseil scientifique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) qui ont démissionné de leurs fonctions officielles le jour où a été annoncée la formation du « Ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale », le 18 mai 2007. Son essai, *A quoi sert l'identité nationale* (Editions Agone, 2007), nous a semblé bien éclairant. Petit aperçu de l'ouvrage.

L'analyse de Gérard Noiriel vaut acte de vigilance : « *L'histoire est devenue, aujourd'hui plus que jamais, un réservoir d'arguments que les acteurs de la vie publique mobilisent pour défendre leurs intérêts et légitimer leur pouvoir.* » Le métier d'historien s'attache à comprendre le passé et poursuit un idéal de vérité scientifique distinct des discours mémoriels qui ne visent qu'à juger les acteurs de l'histoire. Résistant aux entreprises de domination qui s'appuient sur les « leçons de l'histoire », l'historien alerte sur la manière dont la fonction critique des enseignants-chercheurs, et plus généralement des intellectuels, est dangereusement discréditée par Nicolas Sarkozy. Au discours systématiquement émotionnel, il oppose trente ans de recherches historiques qui montrent qu'il n'existe aucune définition objective de l'identité nationale.

Naissance de la question nationale

Première mise au point : les « nations » au sens politique du terme n'apparaissent qu'au XVIII^e siècle, et la défense des identités nationales a d'abord un caractère *progressiste*. En France, dès 1789, elle est synonyme de « peuple » ou de « tiers état » et oppose les républicains aux monarchistes. C'est vrai jusqu'au moment où la guerre de 1870 marque un tournant avec la perte de l'Alsace-Lorraine. Il faut défendre sa nationalité et la célèbre définition de Renan qui fait primer « le sentiment de la patrie » car il commande la « volonté de vivre ensemble » doit se lire comme une intervention partisane. L'autre changement est d'ordre institutionnel quand la III^e République en 1889 adopte la loi sur le double *jus soli* couplée à la conscription obligatoire. Cette loi, conséquence du triomphe du protectionnisme, vise à fixer les critères permettant de distinguer les *nationaux des étrangers*. A ce moment-là, le mot « immigration » s'impose dans le vocabulaire français.

Barrès et la « vraie France »

Gérard Noiriel reprend dans le détail la polémique qui a opposé **Maurice Barrès** et **Jean Jaurès**, le premier ayant élaboré la version conservatrice de l'identité nationale. A cette vision, s'oppose « le patriotisme » de Jaurès subordonnant la question nationale à la question sociale. Avec Barrès,

se reconstitue à la veille de la seconde guerre mondiale le clivage entre le pôle national-sécuritaire (droite) et le pôle social-humanitaire (gauche) qui s'était atténué après l'affaire Dreyfus. Mais puisque ce débat entre Barrès et Jaurès permet aussi, selon Noiriel, de mieux comprendre l'affrontement Sarkozy-Royal au moment de la campagne pour les présidentielles de 2007, on retiendra l'importance que Barrès accorde aux émotions qui « lui permettent de placer le débat sur le terrain de l'amour et de la haine et non de l'argumentation ». L'identité nationale chez Barrès se définit contre l'étranger « qui n'aime pas la France », et contre les ennemis de l'intérieur (les immigrés, les juifs, l'intellectuel trop raisonneur qui critique son pays, et bien sûr les anarchistes, ouvriers grévistes...).

L'éternel retour de l'identité nationale

Les événements de 68 et les années 80 ont remis au premier plan les questions identitaires et les thèmes de l'immigration, discrédités après la seconde guerre mondiale. Ils renaissent dans les discours racistes et xénophobes du Front National jusqu'aux thèmes politico-médiatiques actuels. Un développement très passionnant sur le triomphe de l'information spectacle montre que cette dernière privilégie systématiquement trois thèmes : la guerre au Moyen-Orient, le terrorisme islamiste et la délinquance des jeunes de banlieue. L'ennemi allemand d'hier a pris le visage des musulmans, nouveaux barbares qui ne cessent de fomenter des attentats et imposent le foulard islamiste à leurs sœurs...

Et l'auteur d'analyser ensuite très précisément les discours de Nicolas Sarkozy pour montrer à quel point l'expression « identité nationale » relève essentiellement du langage politique, qu'il n'a jamais existé de définition scientifique reconnue par les chercheurs. L'homme qui prétend briser les tabous et « dire la vérité aux français » flatte les préjugés les plus xénophobes. Son langage entièrement emprunté à la rhétorique de l'émotion fait étrangement écho à la logique de Barrès... Rien de nouveau sous le soleil, donc, si ce n'est cette manipulation particulièrement efficace des médias.

Ah ça ira, ça ira, ça ira...

A quel «ravage» participent ces mères éternelles adolescentes et leurs petites filles, véritables lolitas dès le plus jeune âge? Le diktat de la consommation de masse a balayé la notion d'être au profit du paraître. La compétition sur le plan de la séduction s'installe entre mère et fille de plus en plus tôt et perdure... encouragée de toute part par les marchands. Quelles mères deviendront à leur tour ces petites filles à l'image érotisée précocement? L'avenir pour les filles va t'il se jouer entre «burqa» ou «lolitas»? | **Nelly Le Grévellec**

Lundi c'est tout réfléchi et autres rencontres

Nos rendez-vous se poursuivent (pas seulement les lundis)... et les thèmes se renouvellent!

Dimanche 31 janvier | Goûter-philosophie

Même pas morte

A l'issue de la représentation, goûter philo avec **Myriam Revault d'Allonnes** auteur de l'ouvrage *Pourquoi les hommes font-ils la guerre?* et directrice de la collection Gallimard-Jeunesse «Chouette Penser!» et **Judith Depaule**, metteur en scène.

Samedi 13 février | Lecture | 15h

Autour d'Au panier!

Dans le cadre de l'heure du conte de la médiathèque, l'Amin Compagnie Théâtrale propose une lecture d'albums sur le thème de la différence, de la diversité et de l'exclusion.

Médiathèque Melville - 79 rue Nationale (Paris-13) | Tél.: 01 53 82 76 76

Samedi 27 mars | Rencontre

Ma/Ma

Mère-fille: quelles histoires? Quelles relations? Quelles influences?

A l'issue de la représentation, rencontre avec **Marie-Magdeleine Lessana**, psychanalyste et écrivain, auteur de l'ouvrage *Entre mère et fille: un ravage* Ed. Hachette Littératures, **Cathy Blisson**, journaliste et **Arnaud Anckaert**, metteur en scène.

À vos agendas 2010

Pour en savoir plus: www.theatredunois.org

Même pas morte

du 27 janvier au 7 février 2010 | Cie Mabel Octobre | Théâtre | Images | 8+

A fleur d'eau

du 9 au 14 février et du 2 au 7 mars 2010 | Cie Praxinoscope |

Musique | Images | 2+

Au panier!

du 16 au 28 février 2010 | Amin Compagnie Théâtrale | Théâtre | 3+

Mon Géant

du 10 au 21 mars 2010 | Cie Agnello Crotche et Cie Les Nuits Claires |

Théâtre | Création | 7+

Ma/Ma

du 24 mars au 2 avril 2010 | Théâtre du Prisme | Théâtre | Danse | 14+

A corps et cris

du 7 au 18 avril 2010 | Inattendue Cie et Théâtre Oz | Musique | Danse | 7+

A l'écart de l'arbre à palabres | du 26 avril au 9 mai 2010

Makak janbé Croco | Cie Difé Kako | Musique | Danse | 4+

Berceuses Kitoko | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Musique | 2+

Kinsiona contes d'Afrique | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Théâtre | 6+

Ça va! | Théâtre Jeune Public de Strasbourg | Théâtre | 14+

Le LIEU

du 17 au 23 mai 2010 | Musique contemporaine |

Concert du 6^e Forum International des Jeunes Compositeurs, **Ensemble Aleph et invités** | Concert italien de l'**Ensemble Nomos**

Quand je me deux

du 26 mai au 6 juin 2010 | A.k. entrepôt | Danse | Poésie | Création | 2+

Le bouquet de fleurs

du 9 au 20 juin 2010 | Cie Actémobazar | Théâtre | 7+

Les Tarifs

Tout public

- 16 € plein tarif
- 11 € habitants du 13^e, carte vermeil
- 10 € -26 ans et adultes accompagnant des enfants (2 adultes maximum pour 1 enfant)
- 6.50 € enfants (-de 15 ans) et adultes les accompagnant et habitant le 13^e

Les cartes

- 10 € Carte «A deux» Valable pour deux personnes (de la même famille, amis, voisins...)
- 20 € Carte Peuplade Valable pour 4 personnes (de la même famille, amis, voisins...)

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique **Les infos pratiques**

Règlement

Chèques et espèces; Tick'art et Chèque Culture acceptés.

Scolaires

Abonnements et réservations, nous consulter.

Par ici les sorties!

Théâtre Dunois

Accueil du public
7 rue Louise Weiss, 75013 Paris
Information et réservation:
01 45 84 72 00
reservation@theatredunois.org

Administration
108, rue du Chevaleret 75013 Paris

Accès
M°6 Chevaleret
M°14 | RER C
Bibliothèque François Mitterrand
Bus 27 Clisson
Bus 62, 64, 89, 132, 325
Bibliothèque
Vogüéo Bibliothèque

La Maison Ouverte
Association loi 1901
Siret 32450071900020
APE 9004Z
Licence 7502 84/85/86

La Gazelle, le journal du Théâtre Dunois

Direction de la publication
Nelly Le Grévellec
Conception, rédaction **Céline Viel**
Conception graphique **GuerillaGrafik**
Impression **L'Imprime**



île de France

MAIRIE DE PARIS



La Politique de la Ville

TICKART



www.parismomes.fr